

Roger MARCHAL, dir., *Vie des salons et activités littéraires de Marguerite de Valois à M^{me} de Staël*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Publications du Centre d'étude des milieux littéraires, 2001, 343 p.

Maria Pourchet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7148>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7148

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Maria Pourchet, « Roger MARCHAL, dir., *Vie des salons et activités littéraires de Marguerite de Valois à M^{me} de Staël* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7148>

Tous droits réservés

L'apport de cet ouvrage est donc essentiel. On peut regretter certains détails de forme, quelques approximations linguistiques et de petites négligences graphiques de-ci de-là, ainsi qu'une mise en forme claire mais peu élégante, qui se ressent des mauvaises habitudes universitaires : on n'est pourtant pas plus scientifique quand on se sert du guillemet ou de l'apostrophe « machine à écrire » comme au temps jadis. À certains endroits, on aurait aimé en savoir un peu plus sur tel débat, portant sur le « griotisme moderne » (p. 139), telle position d'Ousmane Socé (p. 152). L'intérêt des citations, pourtant nombreuses et souvent longues, est tel qu'on regrette parfois qu'elles aient été coupées (p. 211, 213), nous privant d'une articulation logique ou d'une explication : peut-être eût-il valu la peine d'en publier des versions complètes en annexe. Tout l'ouvrage vient à l'appui, en plus des deux orientations résolument historique et intra-africaine, d'une approche littéraire ouverte sur l'espace non strictement littéraire des médias, et même d'autres lieux comme les expositions ; l'articulation étroite entre roman-livre et contributions diverses à la presse périodique est clairement démontrée, par exemple pour Ousmane Socé et Abdoulaye Sadji.

C'est tout l'intérêt de parler en termes de littérature en termes de communication, et l'auteur, qui a une formation assez large de « romaniste » allemand et est actuellement titulaire d'une chaire de communication, était bien placé pour ce faire. Parfois, il ne va pas assez loin dans cette direction, comme lorsqu'il explique telle position de Léopold Sédar Senghor par la biographie (son séjour en France, p. 221), alors que l'énoncé concerné aurait pu être analysé à partir de son support médiatique, de ses codes de représentation et de son destinataire. Mais l'ensemble est plus que convaincant, et constitue une avancée solide.

[Une première version de ce compte rendu est parue dans *Études littéraires africaines*, 16, Paris, Apela, déc., 2003]

Pierre Halen

CMBSL, université de Metz

Roger MARCHAL, dir., *Vie des salons et activités littéraires de Marguerite de Valois à M^{me} de Staël*.

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Publications du Centre d'étude des milieux littéraires, 2001, 343 p.

On aurait pu craindre ici quelque chronologie topologique et dénominative et quelque fastidieuse énumération courant sans ellipse de la ruelle de Margot à l'antichambre de Ninon. Tout au contraire, il nous est donné de suivre une érudite promenade aux fantasques détours, au long de l'histoire de la conversation littéraire. L'ouvrage de Roger Marchal se veut une synthèse des acquis de la recherche dont les formules se cherchent avec bonheur dans la nouveauté, sinon dans l'audace. Évacuant d'emblée l'impératif simplement définitoire et autres aspects sémantiques ressassés à propos du terme « salon », les spécialistes interrogent les interactions, parfois troubles, parfois ignorées, entre le milieu, l'œuvre et l'auteur. En cela, remarquera-t-on au passage, s'active une forme typique de sociologie de la littérature. Celle-là même qu'esquissait déjà le novateur Saint René Taillandier ; à l'heure où ne résonne dans les amphithéâtres que l'explication du texte par lui-même. Les chapitres suivants font émerger les profils pluriels de la salonnière, la configuration des réseaux d'influence qui travaillent les espaces de la sociabilité littéraire, exhalent les étonnantes saveurs régionales que prit la préciosité et se ferment sur une ultime proposition : les salons comme matrices d'œuvres et foyers d'orientation des genres nouveaux.

Il n'est guère possible de rendre compte de la totalité de ces actes. Toutefois, et pour témoigner de leur intérêt, rapportons ce que nous estimons indispensable au lecteur et, en premier lieu, la communication relative aux fondements de l'histoire littéraire moderne. En 1860, époque frondeuse à la Sorbonne, quelques pionniers d'une sociologie, qui s'ignore encore, tentent l'étude des milieux littéraires en les replaçant dans leur destinée et leur raison sociale. Ils dessineront les principes directeurs d'une méthode d'appréhension des Lettres, qui pour être de l'ordre de l'évidence à ce jour, n'était alors rien moins que révolutionnaire. En effet, pareille posture allait ostensiblement à l'encontre des

épigones de La Harpe. Ceux-ci, tout en apercevant les mêmes salons, les séparent obstinément de leur conjoncture historique et singularité culturelle, pour les saisir abstraitement, comme l'exemple d'une propédeutique à l'écriture ou à la première leçon d'un idéal cours de rhétorique... On saluera ensuite des articles richement documentés qui développent une méticuleuse herméneutique des correspondances, afin de faire revivre les milieux dans leurs splendeurs intellectuelles et leurs misères courtoises, et de témoigner de la finesse d'esprit et quelquefois de la roserie des mondains et mondaines. Autorisés à l'indiscrétion d'une lecture scientifique – inédite pour nombres de documents –, les auteurs parviennent à dégager la matière d'une « intelligence » parfois inattendue, telle la mention selon laquelle les chevaux de postes pouvaient transporter entre Paris et le Maine, voire quelque royaume d'Europe. Bref, est éclairé de significations neuves un objet presque aussi vieux que la discipline qui l'abrite puisqu'à la suite de M^{me} de Staël, Victor Cousin, Taillandier et d'autres disciples de la nouvelle Histoire littéraire, s'y sont arrimés. Jusqu'à Jürgen Habermas qui analysa quelques salons comme « institutions idéales de la sphère publique littéraire » (Habermas J., *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, p. 42).

Outre qu'elles portent un regard souvent inédit sur les pratiques de sociabilité au sein des milieux précisément littéraires du siècle mondain au siècle philosophique, les études rassemblées dans cet ouvrage ont l'avantage de fournir une illustration, singulièrement éclairante, à certaines théories fondamentales des sciences sociales : approche discursive et interactionniste des échanges inter-individuels, socio-pragmatique de la conversation. Les textes issus des dites conversations ne sont plus séparés de leur contexte spatio et socio-temporel, de leur scène énonciative et réceptive comme ce pouvait être le cas dans le prime état des recherches. De fait, sans s'en douter, les chercheurs accompagnent, inspirent, sinon devancent les usages possibles de ces fondamentaux de l'analyse du discours dans la compréhension de dispositifs jumeaux et

plus contemporains, tels que les émissions littéraires de télévision, ou toute autre scène moderne vouée à la controverse littéraire. Autre attrait scientifique, le livre se voit régulièrement constitué en atelier d'essai des concepts issus de la recherche la plus récente, tels ceux « d'archives galantes » et de « laboratoires d'écriture ».

Incidentement, l'ouvrage se place sous le double signe de l'innovation et de la continuité théorique puisqu'en parallèle, sont restaurés les concepts contemporains à l'objet étudié, ainsi celui « d'honnêteté ». De plus et toujours au titre des avantages scientifiques trans-disciplinaires, cette lecture porte tout naturellement à réfléchir les processus et effets d'une certaine « trans-médiation » : censures et approbations arbitraires des auteurs « reçus » se mettent au regard d'autant de sacres et lynchages médiatiques. L'inégalité « cacophonique », nous dit-on, des compétences intellectuelles et même des titres caractérisant « les invités » des milieux, générant une frivolité des conversations car l'érudition distinguée que l'histoire suppose aux salons n'est pas toujours justifiée, rappelle l'hétérogénéité identitaire des plateaux de télévision dévolus à une dite « conversation littéraire ».

Regard inédit avançons-nous. Effectivement, les chercheurs ont à cœur de débarrasser l'histoire des salons et l'imagerie qu'elle convoque, de ses lieux les plus faux et les plus communs. Il s'agira de redistribuer aux espaces et aux individus leur place légitime, que ce soit pour les magnifier ou les ravalier : simples successions de « dîners animés » pour le salon de M^{me} de Geoffrin, bivouac perpétuellement déplacé pour celui d'une Sévigné que l'on s'est complu à imaginer plein de police et d'étiquette. Il s'agira encore de contester à ces séances la paternité d'une réelle production littéraire qu'on leur cédait trop aisément, et de rendre par exemple à M^{me} d'Épinay, plus qu'à M^{me} de Staël, la maternité de l'une des véritables, et finalement assez rares, occurrences du débat philosophique.

Par ailleurs, l'étude de pratiques conversationnelles – révolues qui plus est – pose la délicate question des sources. En effet, comment restituer l'éphémère, quelle légiti-

mité accorder aux textes écrits, archives suspectes qui prétendent en reproduire l'essence ? À cela pallie l'insondable carrière des correspondances, élargie encore par la minutie des chercheurs concernés, des plus « ouvertes » aux plus intimes. On saura, dans le présent ouvrage, leur conférer une autorité scientifique souvent déniée et en épuiser l'enseignement. Au risque parfois de faire parler cette empirie au-delà de son savoir... encore ne serait-ce là que délit d'intuition qui ne fait qu'ajouter proposition à la problématique des salons.

Si l'on peut, toutefois et accidentellement, s'agacer des accumulations de détails érudits, s'impatienter des charmes balzaciens de biographies interminablement étirées, ces actes s'avèrent cependant un document précieux. Nécessaire à tout étudiant en lettres, il est indispensable à quiconque entend problématiser la question des « milieux intellectuels », des formes de sociabilité qui s'y pratiquent, des enjeux culturels qui s'y préparent. Retenons que dans cette marqueterie universitaire s'assemble, se rassemble, un savoir dispersé, et surtout un savoir original que Lagarde, Michard et autres encyclopédistes à la vue sélective avaient peut-être laissé dormir au fond des sources... Retenons enfin un ouvrage de mémoire dont on souhaiterait qu'il puisse être le premier exemplaire d'une série éducative destinée au récit de la sociabilité littéraire régulière du XVI^e siècle à nos jours. Est-ce trop attendre ? Car sont-ils encore si multiples ces espaces de la conversation littéraire ? À s'immerger dans ce passé ou « parler philo » qui pouvait être, et pour beaucoup, le quotidien et l'essentiel d'un jour, on se prendrait à regretter, à vouloir par quelque magie participer de ces lointaines assemblées d'esprit. On referait presque, avec Marguerite de Valois, le rêve humaniste d'une éducation par les Lettres.

Maria Pourchet
CREM, université de Metz

Jacques MARITAIN, *L'impossible antisémitisme, précédé de Jacques Maritain et les juifs*, par Pierre Vidal-Naquet.
Paris, Desclée de Brouwer, 1994, nouv. éd., 2003, 217 p.

Entre 1921 et 1942, Jacques Maritain rédige un certain nombre de textes sur ce qu'il est convenu d'appeler la question juive. Né en 1882, il est élevé dans le protestantisme libéral, au sein d'une famille anciennement républicaine (il était le petit-fils de Jules Favre qui avait été, sous le Second Empire, l'avocat d'Orsini et le premier ministre des Affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale) et, bien que né d'un père catholique, il fut baptisé par un pasteur protestant (« Le protestantisme, qu'il soit inné ou acquis, était alors la religion de la République »). Voici comment, dans un texte intitulé *Confession de foi*, il résume aussi simplement que possible l'expérience intellectuelle acquise. Il s'agissait de la traduction en français, en 1941, d'un essai publié d'abord en anglais à la demande de son éditeur; essai intitulé *I believe* : « J'ai été instruit pendant mon enfance, dans le "protestantisme libéral". Ensuite j'ai connu les divers aspects de la pensée laïque. La philosophie scientiste et phénoméniste de mes maîtres de la Sorbonne avait fini par me faire désespérer de la raison. Un moment j'avais cru que je pourrais trouver la certitude intégrale dans les sciences, Félix le Dantec pensait que ma fiancée et moi deviendrions les disciples de son matérialisme biologique (...). Bergson fut le premier qui répondit à notre désir profonde de vérité métaphysique : il libéra en nous le sens de l'absolu » (p. 136).

Ainsi passe-t-il par l'état d'esprit de l'idéaliste libre-penseur, du converti inexpérimenté, puis du chrétien conscient des difficultés et de l'ampleur de la tâche. Dreyfusard ardent, il est très lié à Ernest Psichari (le petit fils d'Ernest Renan). Tous deux rivalisent d'ardeur dans un socialisme vague et généreux. Les intellectuels d'alors avaient de douces illusions sur l'efficacité des Universités populaires pour la moralisation du peuple. Jacques Maritain et son ami vivaient parmi les idées les plus avancées et, s'ils se distinguaient, c'est par un idéalisme plus présomptueux que